Zeitschrift: Revue internationale de théologie = Internationale theologische Zeitschrift = International theological review

Band: 9 (1901)

Heft: 36

Artikel: Le libre examen et la tradition universelle

Autor: Michaud, E.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-403518

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 03.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LE LIBRE EXAMEN
ET
LA TRADITION UNIVERSELLE.

Il y a, entre les anciens-catholiques et les protestants, des griefs nombreux: les uns portent sur les détails des doctrines, les autres sur les principes mêmes. Les détails des doctrines ne sont généralement que des divergences dans l'interprétation des textes bibliques et dans l'explication des faits historiques; il serait facile de les dissiper avec une bonne méthode d'exégèse philologique et de critique historique. Les divergences de principes sont plus graves. Toutefois elles sont loin d'être insurmontables. On peut, en effet, les ramener aux deux points suivants: d'une part, les protestants sont pour le libre examen contre la tradition; d'autre part, ils se prononcent non moins énergiquement pour l'individualisme et la Bible contre l'Eglise. En conséquence, ils repoussent et combattent l'ancien-catholicisme, parce que l'ancien-catholicisme, disent-ils, défend ce qu'ils combattent, la tradition et l'Eglise; et parce qu'il combat ce qu'ils défendent, le libre examen, l'individualisme et la Bible.

Telle est exactement, si je ne me trompe, la pensée protestante, prise dans son ensemble et dans son fond, à l'égard de l'ancien-catholicisme. Peut-être n'est-elle pas partout ni toujours formulée avec cette précision, mais en réalité elle va jusque-là et se réduit à cela.

Examinons-la donc de près. Il ne nous sera pas difficile de démontrer qu'elle repose soit sur de pures méprises, soit sur des erreurs manifestes; et de conclure, avec logique, que, loin de se combattre, ou de se diviser, les uns et les autres feraient preuve de plus d'intelligence, de plus de sagesse pratique et de plus de piété chrétienne, en réunissant leurs efforts contre les ennemis communs du christianisme.

1. Les protestants méconnaissent complètement l'ancien-catholicisme, lorsqu'ils supposent qu'il combat le libre examen, l'individualisme et la Bible. L'ancien-catholicisme admet ces trois choses comme des choses aussi nécessaires que la tradition universelle et l'Eglise. Ce qui sépare l'ancien-catholicisme et les protestants sur ce point, c'est que les protestants établissent un antagonisme là où l'ancien-catholicisme établit un accord. Les protestants affirment le libre examen *contre* la tradition universelle, tandis que les anciens-catholiques se prononcent pour le libre examen *et* pour la tradition universelle; les protestants prétendent défendre l'individualisme et la Bible *contre* l'Eglise, tandis que les anciens-catholiques maintiennent l'individualisme, la Bible *et* l'Eglise.

Telle est la première méprise des protestants. S'ils étudiaient davantage les écrits des anciens-catholiques, ils constateraient qu'en effet ceux-ci affirment l'accord et la conciliation des cinq choses que les protestants divisent en deux camps hostiles: d'un côté, le libre examen, l'individualisme et la Bible; de l'autre, la tradition et l'Eglise. Les protestants, supposant cet accord impossible, supposent ipso facto les anciens-catholiques hostiles au libre examen, à l'individualisme et à la Bible. Je le répète, cette supposition est erronée.

2. Et d'abord, pour s'en convaincre, il faut remarquer que ces cinq choses, comme d'ailleurs toutes choses en ce monde, peuvent être comprises exactement et pratiquées sagement par les uns, et être l'objet, pour d'autres, soit d'excès, soit de défaut. Tel peut trouver la juste mesure, le juste milieu, l'exacte proportion, dans l'usage de la liberté, dans la manière de traiter l'individualisme, dans la façon de concevoir la Bible, la tradition et l'Eglise; tel autre peut les amoindrir outre mesure, tel autre, au contraire, les exagérer dans une proportion non moins erronée. Tout le débat entre les anciens-catholiques et les protestants peut donc se ramener à cette simple question: y a-t-il accord, de fait, entre le libre examen et la tradition universelle, entre l'individualisme, la Bible et l'Eglise, lorsqu'on envisage ces cinq choses exactement, c'est-à-dire à égale distance soit du défaut qui les amoindrit, soit de l'excès qui les exagère? Les anciens-catholiques l'affirment. Ils soutiennent qu'on peut amoindrir et aussi exagérer le libre examen, la

tradition, l'individualisme, la Bible et l'Eglise. Et pour préciser, ils pensent que le libre examen et l'individualisme sont amoindris dans l'Eglise romaine et exagérés dans les Eglises protestantes; ils pensent que la tradition est exagérée dans l'Eglise romaine et amoindrie, niée même, avec non moins de tort, dans les Eglises protestantes; ils pensent que les droits de l'Eglise sont amoindris par les protestants et exagérés par les romanistes; ils pensent que les droits de la Bible ne sont exactement compris et respectés ni par les romanistes qui les subordonnent à la prétendue infaillibilité papale, ni par les protestants qui les subordonnent tantôt au sentiment de chacun, tantôt à la prétendue inspiration que chaque fidèle peut prétexter de bonne foi ou non; bref, ils pensent que là où il y a amoindrissement ou excès, c'est-à-dire erreur, il est tout naturel qu'il y ait conflit et contradiction entre ces cinq choses, mais ils pensent aussi que là où il n'y a ni amoindrissement ni excès, là où il y a juste appréciation et juste mesure, l'accord entre elles subsiste et la conciliation est facile.

Donc, si l'on en veut venir à la pratique, il faut simplement établir une bonne fois: 1° en quoi consiste le vrai libre examen, quels sont ses droits et quels sont ses devoirs, comment on peut l'amoindrir et comment l'exagérer; 2° en quoi consiste la vraie tradition universelle, quels sont ses droits et quelles ses obligations, comment on peut la constater exactement, ou la fausser, soit en l'amoindrissant, soit en l'exagérant; 3° en quoi consiste le vrai individualisme, quels sont ses droits et quels sont ses devoirs envers la communauté, et, dans le cas présent, envers l'Eglise; 4° réciproquement, quels sont les droits et les devoirs de l'Eglise envers chaque conscience individuelle; 5° enfin, quelle est l'autorité de la Bible, en quoi consiste son caractère sacré, quelle est l'étendue de son inspiration, comment et par qui elle doit être interprétée.

Est-il donc si difficile de traiter clairement et méthodiquement ces questions et toutes celles qui leur sont connexes? Je ne le crois pas, non qu'il faille espérer convaincre tous les esprits rébarbatifs, toujours disposés à faire de l'opposition quand même; mais du moins peut-on réunir une quantité d'esprits droits, sincères, désireux de paix et d'union, aujourd'hui dispersés, abandonnés à eux-mêmes, affaiblis par conséquent dans leur lutte pour le christianisme, et qui, si l'accord se fai-

sait, se sentiraient plus éclairés, mieux armés, réconfortés et pleins d'élan et d'espoir.

C'est de ce côté, je crois, que les théologiens des Eglises indépendantes de Rome devraient tout d'abord diriger leur attention. Je dis « les théologiens des Eglises indépendantes de Rome », non que je veuille exclure les théologiens romanistes de ce grand travail, mais uniquement parce que Rome elle-même les exclut, en rendant impossibles les recherches sérieuses, en supprimant les droits de la science, en prohibant les méthodes scientifiques qui condamnent ses propres erreurs et qui renversent ses propres échafaudages. Tant que Rome sera ce qu'elle est, il n'y a rien à faire avec elle, mais tout sans elle et contre elle: les amis de la vérité non seulement n'ont pas besoin de l'erreur, mais, de plus, ils doivent la combattre [1]).

3. Après ces observations générales, précisons quelques points particuliers.

D'abord, en ce qui concerne l'*Eglise,* les anciens-catholiques sont persuadés que le Christ a fondé une Eglise, Eglise qui est son corps et dont les fidèles sont les membres. Les protestants ne sauraient en disconvenir.

Lorsque les anciens-catholiques affirment l'unité de l'Eglise, ils n'entendent nullement l'unité *romaine,* qui consiste à professer extérieurement les prétendus dogmes définis par le pape; ils entendent uniquement l'unité *chrétienne,* qui consiste à professer intérieurement d'abord, extérieurement ensuite, tous les enseignements de Jésus-Christ, sans le rejet d'aucun: unus Christus, una fides, unum baptisma. En vérité, les protestants pourraient-ils trouver cette unité intolérable? Je ne leur ferai pas l'injure de le supposer.

Lorsque les anciens-catholiques affirment la catholicité de l'Eglise, ils n'entendent nullement la catholicité *romaine,* qui consiste à se soumettre en tout et pour tout au pape de Rome; ils entendent uniquement la catholicité *chrétienne,* celle de l'ancienne Eglise universelle, celle qui a été si exactement expliquée par Vincent de Lérins, lorsqu'il a dit: « Cela est catho-

---

[1]) Voir, dans cette livraison, la I^e^ Correspondance: *De la discussion avec les théologiens romanistes.*

lique qui a été cru partout, toujours et par tous. » Il semble que beaucoup de protestants ne veuillent pas voir cette catholicité chrétienne de l'ancienne Eglise, tout autre que la fausse catholicité romaine. Je le comprends: ils ont été élevés dans ce point de vue erroné; ils sont habitués à condamner a priori ce qui est catholique, parce qu'ils sont habitués dès leur enfance à confondre « catholique » et « romain », bien qu'en réalité ce soient deux notions et deux choses totalement différentes. Il faudra bien, cependant, un jour, qu'ils reconnaissent leur méprise et qu'ils se rendent à la vérité, vérité historique et palpable. Il le faudra d'autant plus que la méconnaissance de cette distinction capitale fausse leur théologie sur beaucoup de points importants, notamment leur ecclésiologie et même une partie de leur méthodologie théologique.

Ce n'est pas seulement au point de vue chrétien que les anciens-catholiques défendent et vénèrent l'Eglise chrétienne universelle, c'est encore au point de vue humain, en ce sens que, la notion de l'Eglise supprimée ou réduite à une simple expression verbale, il n'y a plus que l'individualisme religieux, et que, en religion comme ailleurs, l'individualisme, réduit à ses seules forces et par conséquent exclusif, est une faiblesse, faiblesse pour les individus, faiblesse pour le christianisme. Je n'insiste pas sur cette thèse, dont la vérité éclate aux yeux. Certes, les anciens-catholiques tiennent à l'individualisme, je le montrerai plus loin; mais ils croient qu'en le privant des avantages de la solidarité et de l'union, en le séparant de la véritable Eglise, on l'amoindrit et on le dépouille d'une partie de ses ressources. Les individualistes qui ne comprennent pas que l'union fait la force, sont de faux individualistes, ou du moins des individualistes qui compromettent le véritable individualisme, tout en prétendant le servir. Heureusement les idées de solidarité et de devoirs sociaux se développent de plus en plus; elles pousseront les individualistes protestants à ouvrir les yeux sur la faiblesse de leurs Eglises, et elles leur feront comprendre, j'espère, la nécessité de fortifier la véritable Eglise chrétienne. Ce n'est pas seulement l'Eglise qui en bénéficiera religieusement, c'est encore le véritable individualisme religieux, parce qu'alors il ne sera pas abandonné à sa propre faiblesse.

4. Sur le terrain de la *tradition,* bien comprise, il ne serait

pas moins facile de s'entendre. En effet, si l'on demande aux protestants quelle tradition ils rejettent, ils répondent d'abord qu'ils rejettent la tradition opposée aux Ecritures. Très-bien. Les anciens-catholiques font de même; c'est à Rome seulement qu'on cherche à écraser l'Ecriture par de fausses traditions. Les protestants répondent ensuite qu'ils rejettent certaines traditions purement locales ou particulières à telle époque seulement, et qu'ils refusent de les considérer comme des règles obligatoires. Très-bien. Les anciens-catholiques pensent aussi de même; car aucune Eglise particulière ni aucune époque limitée ne peuvent s'imposer à l'Eglise universelle.

Mais ce n'est là que la moitié de la question: car il y a une tradition constante, unanime, universelle, qui n'est nullement opposée à l'Ecriture sainte; et c'est de celle-là seulement que les anciens-catholiques parlent, lorsqu'ils proclament la nécessité de la tradition. Ils enseignent qu'en matière de constatation historique, un tel témoignage « constant, unanime et universel », de la part de toutes les Eglises restées fidèles à la garde du dépôt commun, est le plus sûr critérium qui se puisse concevoir. Lorsqu'il faut, non pas discuter philosophiquement la valeur d'une croyance, mais simplement constater historiquement le fait de cette croyance, le bon sens de tous vaut mieux que l'esprit d'un seul ou que l'opinion de quelques-uns. Tous les jours, on constate que le libre examen individuel et ce qu'on appelle l'inspiration individuelle sont sujets à l'illusion et se trompent, de bonne foi certainement, mais se trompent en réalité, tandis que le témoignage universel susdit ne saurait se tromper lorsqu'il est nettement exprimé.

Les protestants peuvent-ils logiquement réfuter cette thèse? Non, et cela pour trois raisons: 1° parce que, comme je viens de le dire, c'est, au point de vue purement humain, une thèse de bon sens; 2° parce que, au point de vue biblique (et par conséquent protestant), s'il est une chose qui soit recommandée par la Bible comme nécessaire, c'est la tradition religieuse; 3° parce que, encore au point de vue biblique (et par conséquent protestant), si la Bible est un livre canonique, c'est uniquement grâce à l'Eglise universelle et au témoignage universel de cette Eglise que cette canonicité a été proclamée et reconnue.

Un protestant qui jure sur la Bible et qui rejette en principe et en fait la tradition, est en parfaite contradiction avec lui-même. Citons quelques textes.

St. Paul écrit aux Thessaloniciens (IIe Ep., II, 14): Itaque, fratres, state et tenete *traditiones* quas didicistis sive per sermonem, sive per epistolam nostram. Et encore (III, 6): Denuntiamus vobis, in nomine D. N. J. Christi, ut subtrahatis vos ab omni fratre ambulante inordinate et non secundum *traditionem* quam acceperunt a nobis.

St. Paul écrit aux Galates (I, 9) qu'il faut tenir pour anathème celui qui évangélise *præter id quod accepistis.* — Il écrit à Timothée (Ie Ep., VI, 20): « *Garde le dépôt,* évite les nouveautés profanes des mots et les oppositions de la fausse science.» Et encore (IIe Ep., I, 13 et 14): « Conserve les saines instructions que tu as reçues de moi dans la foi et la dilection en Jésus-Christ. *Garde le bon dépôt.* ... Les choses que tu as apprises de moi devant plusieurs témoins, donne-les *en dépôt* à des hommes fidèles qui soient capables d'en instruire d'autres. »

Et St. Pierre parle comme St. Paul. « Sachez avant tout, écrit-il (IIe Ep., I, 20), que nulle prophétie de l'Ecriture ne doit être interprétée individuellement, omnis prophetia Scripturæ propria interpretatione non fit. »

Et St. Jean parle comme St. Paul et St. Pierre: « Que ce que vous avez appris dès le commencement, demeure en vous» (Ie Ep., II, 24).

Etc., etc.

Si l'on demande comment on peut distinguer la tradition universelle soit des traditions locales ou temporaires, soit des opinions privées des Pères, rien n'est plus facile. Lorsque les Pères et les théologiens parlent en leur nom, comme simples particuliers, ils le disent et le laissent voir (*ego dico, opinor, mihi videtur, dici potest,* etc.). Au contraire, lorsqu'ils attestent la foi de l'Eglise universelle, ils emploient des expressions formelles (*Ecclesia testatur, semper docuit, omnes profitentur,* etc.); et lorsqu'ils ne sont pas contredits dans leur témoignage, lorsqu'ils sont unanimes à parler dans le même sens, le fait de la croyance est évidemment établi.

Le 7 août 1860, le pasteur Vaurigaud, président du consistoire protestant de Nantes, écrivait: « Il peut y avoir et il

y a une croyance *essentiellement la même,* dont l'expression peut varier *sans que l'objet même de la foi varie*[1]. » Très bien. Les anciens-catholiques acceptent cette déclaration.

5. Au sujet des *Pères,* il existe des confusions regrettables, qu'il importe de dissiper.

Le brave pasteur Oberlin a écrit: « En passant de l'Ancien Testament aux livres apocryphes, on remarque la même chute qu'en passant du Nouveau Testament aux Pères de l'Eglise. » Si Oberlin avait eu le temps de lire les Pères, il n'aurait certainement pas comparé leurs écrits aux apocryphes juifs. Ne pouvant dans cet article donner à cette question toute l'étendue qu'elle exigerait, bornons-nous à résumer notre pensée dans les points suivants:

Nous distinguons dans les ouvrages des Pères ce qu'ils enseignent comme témoins de la foi universelle de l'Eglise, et ce qu'ils enseignent comme docteurs privés. Je le répète, cette distinction est facile à faire; un lecteur assidu de leurs écrits ne saurait s'y tromper.

Il va de soi que ce qui nous intéresse avant tout, c'est leur témoignage touchant la foi de l'Eglise universelle.

Quant à leurs opinions personnelles, il en est certainement qui ne sauraient être défendues, soit parce que les sciences de leur temps étaient insuffisantes, soit parce que la valeur intellectuelle de quelques-uns n'était pas toujours aussi grande que leur bonne volonté. Quelques-uns, en effet, ont été, quelquefois, étroits et passionnés, il faut le reconnaître. Mais, dans ces circonstances, ils ne parlaient nullement comme témoins de la foi de l'Eglise universelle; dans leurs polémiques personnelles, ils n'étaient que docteurs privés et ne songeaient nullement à faire de leurs opinions des dogmes.

On le voit, notre vénération pour les Pères ne ressemble donc nullement au culte que les Chinois rendent à leurs ancêtres, simplement et uniquement parce que leurs ancêtres sont leurs ancêtres. Nous vénérons les Pères, nos ancêtres spirituels, mais nous savons que nous sommes hommes comme eux, philosophes comme eux, savants comme eux, théologiens comme eux, chrétiens comme eux. Ils ont usé de leur liberté

---

[1]) *Union chrètienne,* 2 septembre 1860, p. 352.

intellectuelle, nous usons aussi de la nôtre. Ils n'ont pas joui d'une assistance particulière autre que celle que Jésus-Christ a promise à toute son Eglise, dans le cours de tous les siècles; comme eux, nous sommes membres de cette même Eglise. Ne pas vouloir s'écarter d'une opinion privée enseignée par eux, ne pas vouloir renoncer à la science incomplète qui leur a été dévolue, soit en philologie, soit en psychologie, soit en histoire, etc., vouloir maintenir ces opinions d'un autre âge, quand il est manifeste qu'elles ne sont que des opinions privées, individuelles, et erronées ou incomplètes, c'est transformer le respect filial en chinoisisme. C'est ce culte excessif rendu à toutes les opinions des Pères, telles quelles et prises en bloc, qui a indigné les protestants et qui les a poussés à rejeter toute la tradition en bloc. Un abus et une erreur ont provoqué un autre abus et une autre erreur. Nous ne commettrons ni l'abus de droite ni l'abus de gauche. Notre vénération ne sera pas du fétichisme, mais du respect, respect toutefois subordonné à celui qui est dû avant tout à la vérité: *amicus Plato, magis amica veritas.* Pascal a admirablement précisé et justifié cette attitude [1]).

Cette observation faite, nous n'en serons que plus fermes à faire valoir la haute portée, en général, des écrits des Pères, et les très grands avantages qu'il y a à les étudier de très près.

Aujourd'hui, lorsqu'on veut savoir ce que St. Basile, St. Cyrille ou St. Augustin ont enseigné sur la Trinité, sur l'eucha-

---

[1]) On lit dans son *Traité du Vide:* «. . . Non seulement chacun des hommes s'avance de jour en jour dans les sciences, mais tous les hommes ensemble y font un continuel progrès à mesure que l'univers veillit, parce que la même chose arrive dans la succession des hommes que dans les âges différents d'un particulier. De sorte que toute la suite des hommes, pendant le cours de tant de siècles, doit être considérée comme un même homme qui subsiste toujours et qui apprend continuellement: d'où l'on voit avec combien d'injustice nous respectons l'antiquité dans ses philosophes: car, comme la vieillesse est l'âge le plus distant de l'enfance, qui ne voit que la vieillesse dans cet homme universel ne doit pas être cherchée dans les temps proches de sa naissance, mais dans ceux qui en sont les plus éloignés? Ceux que nous appelons anciens étaient véritablement nouveaux en toutes choses et formaient l'enfance des hommes proprement; et comme nous avons joint à leurs connaissances l'expérience des siècles qui les ont suivis, c'est en nous que l'on peut trouver cette antiquité que nous révérons dans les autres. Ils doivent être admirés dans les conséquences qu'ils ont bien tirées du peu de principes qu'ils avaient, et ils doivent être excusés dans celles où ils ont plutôt manqué du bonheur de l'expérience que de la force du raisonnement.»

ristie ou sur la vie future, on consulte tel écrit du XVIIe siècle ou même du XIXe sur un de ces Pères, et l'on se croit parfaitement éclairé. Or on est la plupart du temps dans l'erreur, parce que le théologien du XVIIe ou du XIXe siècle auquel on a eu confiance, s'en est rapporté lui-même à un théologien du XVIe ou du XVe siècle, qui lui-même a été mal renseigné ou insuffisamment. Mauvaise méthode. Il faut laisser là tous ces commentateurs qui se font écho les uns aux autres et se dupent les uns les autres, à leur insu ou non. Il faut aller à la source même, aux textes originaux. Presque toujours on y fait des découvertes extrêmement intéressantes, au delà même de ce qu'on avait espéré. Déjà au XVIe siècle, Montaigne se plaignait du mal que je signale. « Il y a plus affaire, disait-il, à interpréter les interprétations qu'à interpréter les choses, et plus de livres sur les livres que sur aultres subjects: nous ne faisons que nous entregloser. Tout formille de commentateurs; d'aucteurs, il en est grand cherté. » Au XVIIe siècle, même plainte de La Bruyère: «L'étude des textes, dit-il, ne peut jamais être assez recommandée; c'est le chemin le plus court, le plus sûr et le plus agréable pour tout genre d'érudition; ayez les choses de première main; puisez à la source; maniez, remaniez le texte », etc. Sur quoi M. Castets, doyen de la Faculté des Lettres de Montpellier, a dit avec un parfait bon sens dans son étude sur Bourdaloue: « Il serait peut-être utile de revenir parfois à la lecture des textes, non seulement avec l'intention de les apprécier et de les juger, mais dans la pensée qu'il est intéressant et profitable de connaître les écrivains illustres autrement que sur la foi d'autrui, et que l'on gagne et l'on s'instruit dans leur intimité. » Rien de plus juste. Donc il faut commencer, aujourd'hui plus que jamais, par s'inspirer directement de la lecture des Pères, non seulement pour connaître leurs opinions, mais encore et surtout leur esprit, leurs procédés, leurs méthodes; nous saurons ainsi, exactement, ce que nous devons leur emprunter, ou leur laisser.

Certains écrivains religieux présentent aujourd'hui comme vertu suprême ce défaut de volonté qu'on nomme « l'aboulie ». Ils se trompent, sous l'influence du pseudo-mysticisme: c'est la théorie du *perinde ac cadaver* qui s'infiltre chez les séculiers. Les Pères n'ont pas connu cette aboulie. Même ceux qui ont célébré et plus ou moins pratiqué le monachisme, ont été très

libres dans leurs interprétations des Ecritures. Ils apparaissent pleins de personnalisme, ils éprouvent toujours le besoin d'expliquer leur foi par des arguments tirés de leur fonds ou par des images qui sont bien à eux. Si quelques-uns, comme Origène, ont été attaqués, c'est par des moines ignorants et étroits, qui du reste ont été eux-mêmes attaqués à leur tour. Il est impossible de lire vingt pages des Pères sans être étonné de la largeur d'esprit avec laquelle ils glorifient la raison, « cette participation du Verbe divin » en nous. Autant ils combattent la fausse science et les faux savants, autant ils recherchent la vraie science, celle qui se concilie avec l'humilité, celle « qui n'enfle pas » et qui tient l'âme toujours soumise à la vérité, à la sagesse et à la vertu. Les explications individuelles des dogmes abondent dans St. Basile, dans St. Augustin, en un mot dans tous les Pères. Comment lire, par exemple, leurs explications de la Trinité, sans être étonné de la place énorme qu'ils font à la psychologie de leur temps et à la conception philosophique qu'ils ont de l'univers? Certes, si quelqu'un a pratiqué le libre examen et a rendu compte de sa foi avec toute la liberté d'une raison qui cherche la science de tous les côtés, c'est bien eux. Maintes fois cette liberté est même allée jusqu'à une extrême hardiesse; ils ne s'en doutaient pas, parce que c'était pour eux chose ordinaire; c'est nous qui aujourd'hui en sommes surpris, parce que, dégénérés et timides, nous ne sommes plus habitués aux mêmes libertés.

Que faut-il conclure de ces faits?

Faut-il conclure que l'on doit s'en tenir aux explications qu'ils ont données d'après la psychologie et les autres sciences de leur époque? Non. Les théologiens qui tirent cette conclusion (il y en a malheureusement), se trompent, et ne comprennent ni les Pères ni la science. Ils tirent cette conclusion par esprit de conservatisme; mais c'est un faux conservatisme qui compromet et les Pères et la foi. Cette imitation servile est contraire à leur esprit et à leur méthode.

En effet, leur esprit et leur méthode consistaient: 1° à constater la foi partout et toujours professée; 2° à tâcher de l'expliquer selon la science. Or, la science change. Les Pères ont accepté les sciences de leur temps, parce qu'il n'y en avait pas de meilleures et qu'ils ne pouvaient pas faire autrement. Notre devoir à nous, si nous voulons les imiter vraiment, c'est

de prendre les sciences de notre temps dans ce qu'elles ont de meilleur, et de nous en servir pour rendre la foi plus éclairée. Ils ont fait de la psychologie à leur point de vue, et nous en faisons au nôtre. Les spéculations théologiques auxquelles ils se sont laissés aller au sujet des trois personnes de la Trinité et de leurs relations, n'ont évidemment de valeur que si l'on admet la psychologie et la métaphysique qui leur servent de bases. Telles explications, toutes personnelles, de St. Augustin, par exemple, sont aujourd'hui inacceptables. Bref, ils étaient de leur temps, ils ont fait le mieux possible avec les matériaux philosophico-scientifiques qui étaient à leur disposition; faisons de même, avec les matériaux de notre époque. Nous exténuer à éterniser des discussions qui reposent uniquement sur telle conception métaphysique ou psychologique, ou sur telle expression prise à cette époque dans tel ou tel sens, serait faire de la fausse science, de la fausse patrologie, de la fausse interprétation. Ils seraient les premiers, s'ils étaient parmi nous, à nous reprocher notre littéralisme inintelligent, notre esprit verbal et verbeux, qui est le contraire du leur. Ils cherchaient la vérité et la vie; ne cherchons donc pas les mots qui trompent ou qui n'expliquent rien, et encore moins l'agitation stérile qui n'est pas la vie de l'âme.

En un mot, nous avons les mêmes devoirs et les mêmes droits que les Pères: devoir de constater exactement la vraie foi, devoir de l'expliquer le plus clairement et le plus religieusement possible, devoir de recourir dans ce but aux justes données de la raison et de la science; droit de faire usage, dans ces divers travaux, de la liberté scientifique et des méthodes scientifiques qui sont l'honneur de notre temps et la conquête de nos progrès. Tel fut l'individualisme des Pères, qui sut se concilier avec le respect de la vraie tradition universelle, et qui sut ainsi maintenir le dogme, loin de l'ébranler. Tel est aussi l'individualisme que les anciens-catholiques veulent pratiquer, et non celui qui consiste à se mettre soi-même au lieu et place de tous, ou à remplacer l'Eglise par l'anarchie ecclésiastique.

6. On peut voir déjà, par ces considérations, ce que les anciens-catholiques entendent par véritable individualisme et par véritable libre examen. Ils proclament tous les droits in-

dividuels conciliables avec tous les droits collectifs, et réciproquement. Ils réclament toute la liberté qui appartient à l'homme et au chrétien d'examiner les choses de la raison, de la science et de la foi : liberté avant l'acte de foi, liberté dans l'acte de foi, liberté après l'acte de foi. Cette triple liberté a été pratiquée par les anciens chrétiens, et on la voit notamment dans les philosophes qui, comme les Justin et les Clément, ont passé de la philosophie au christianisme après mûr examen de l'une et de l'autre. Ce n'est donc pas le protestantisme qui l'a inventée. Les protestants n'ont fait que la proclamer plus hautement, contre la tyrannie romaine, qui, au XVIe siècle, était effectivement intolérable. Malheureusement, en la revendiquant contre Rome, ils en ont fait une arme contre l'Eglise universelle, qu'ils ont confondue avec Rome. La coupable était la papauté et non l'Eglise catholique. Pour remettre le moi papal à sa place, il fallait le combattre non en attribuant au moi de chacun des droits illusoires et abusifs, mais en unissant toutes les individualités, c'est-à-dire l'Eglise même, contre le moi papal. Les protestants ont manqué de tactique. Ils n'ont pas compris que, le pape voulant écraser l'Eglise, c'est l'Eglise qui devait écraser le pape et qui seule le pouvait, et non pas les individus déchaînés les uns contre les autres sous le drapeau d'un libre examen individuel sans règle et sans frein.

Dira-t-on que le libre examen, dirigé par la Bible, n'est ni sans règle ni sans frein? Ce serait s'abuser : car là où l'on croit que la Bible dirige le libre examen, c'est, au contraire, dans la plupart des cas, le libre examen qui interprète la Bible, à son gré. Loin de moi d'accuser les protestants de mauvaise foi dans l'usage de leur libre examen et de leur interprétation de la Bible. Mais toujours est-il que, de fait, ils aboutissent aux contradictions les plus formelles, les unes affirmant, les autres niant, sur les questions les plus graves. C'est un fait que le libre examen ainsi pratiqué a démoli l'inspiration biblique chez beaucoup de protestants ; et c'est un autre fait que la Bible, considérée comme simple livre ordinaire, est incapable aujourd'hui de diriger le libre examen de n'importe quel protestant radical. Donc le libre examen, abandonné à lui-même, a détruit le biblisme ; et le biblisme, abandonné à lui-même, n'est plus une règle pour le libre examen. Dans un tel état de choses, le seul moyen de sauver la Bible, de main-

tenir sa canonicité et son historicité, c'est le critérium catholique, le témoignage universel, constant et unanime des Eglises.

Ajoutons que le libre examen, en soi, n'est pas une méthode: car examiner *librement* ne signifie pas examiner *exactement;* la liberté n'est pas par elle-même l'exactitude; elle peut être associée à la vérité, mais elle ne l'est pas essentiellement. La liberté, comme telle, laisse l'individu libre d'agir à son gré, mais elle ne lui apprend nullement les moyens de bien agir. Ces vérités sont tellement élémentaires qu'on se demande comment des hommes sérieux ont pu et peuvent encore se griser du mot « liberté » au point de lui faire signifier « vérité, sagesse, bonté, justice, progrès », etc. Le fait est que la liberté peut être unie à toutes ces choses, mais aussi à leurs contraires.

Le libre examen a donc essentiellement besoin d'une méthode qui l'empêche d'errer soit à droite, soit à gauche. La méthode vraie consiste avant tout à distinguer dans une question les questions multiples qu'elle implique, à n'en escamoter aucune, et à les résoudre toutes comme elles doivent être résolues. Par exemple, lorsqu'on demande: « Qu'est-ce que la Trinité? qu'est-ce que l'incarnation? qu'est-ce que la rédemption? qu'est-ce que la justification? », etc., beaucoup de théologiens, entraînés par leur « libre examen », répondent immédiatement: « Ce que *je pense* de la Trinité, de l'incarnation, de la rédemption, de la justification, etc., le voici. » Et chacun expose son opinion, très consciencieusement, et tous se contredisent les uns les autres très consciencieusement. Personne ne remarque que là n'est pas *la question.* La question n'est pas, en effet, de savoir ce que tel ou tel pense de ces choses, mais bien de savoir ce que sont réellement ces choses. La question est avant tout objective, et l'on en fait une question exclusivement subjective. L'absence de méthode est évidente.

Tout critique perspicace et méthodique verra du premier coup que *la question* est multiple, et qu'elle doit être ainsi décomposée: « Qu'est-ce que la Trinité? » c'est-à-dire: 1° Qu'est-ce que le Christ a enseigné sur la Trinité? 2° Les paroles du Christ, exactement pesées, que signifient-elles, ou quel en est le sens authentique? 3° Comment, de fait, a-t-on interprété cet enseignement? 4° Parmi les interprétations (s'il en est plusieurs), quelle est la plus probable, ou la plus vraie, ou la seule vraie?

Il est à remarquer que les trois premières questions sont exclusivement objectives, soit historiques, soit philosophiques, et que la quatrième seule est subjective. Et il en est de même des questions relatives à l'incarnation, à la rédemption, à la justification, etc.

Il est à remarquer, en outre, que, la plupart du temps, les trois premières questions sont escamotées, qu'on ne s'en doute même pas, qu'on se précipite immédiatement sur la quatrième comme si elle était l'unique question; et sur ce terrain, chacun étale son moi, son opinion personnelle, en fait son dogme tout en niant qu'il y ait des dogmes, et repousse quiconque le repousse.

Tels sont les faits ordinaires.

Or, voulant remédier à ce mal, les anciens-catholiques demandent qu'on examine d'abord les trois premières questions objectives. De plus, ils demandent que les questions historiques soient examinées d'après les règles de la critique historique, et les questions philologiques d'après les règles de la critique philologique. C'est l'*a b c* de la science, et de la théologie dite scientifique.

Invoquer le libre examen pour résoudre un point d'histoire, pour constater le fait de telle croyance ou de telle non-croyance, c'est se payer de mots. Cette solution ne dépend pas de la liberté, mais des règles de la saine critique. Sans doute, quiconque examine ne doit être violenté par personne; c'est là la liberté à laquelle il a droit. Mais il est clair que cette liberté de n'être violenté par personne ne lui donne nullement le droit de violenter lui-même les règles de la saine critique. Un fait est un fait, un texte est un texte; fait et texte doivent être traités, examinés, jugés, d'après les règles positives de la science. Nul n'a le droit d'y échapper; et le libre examen qui consisterait à esquiver ces devoirs, serait un abus de liberté et un examen nul. Ce n'est qu'après avoir fait ces travaux rigoureusement nécessaires que chacun a le droit de dire ce qu'il en pense et ce qu'il trouve en eux de plus vrai et de plus juste; et encore ne peut-il pas exercer ce droit capricieusement, à tort et à travers, au mépris du bon sens et de la vérité.

On voit dès lors à quoi se réduit le fameux « libre examen », dont on use si peu et dont on abuse tant. Autant le *stat pro*

ratione voluntas de Rome répugne à la raison et doit être rejeté, autant l'arbitraire individuel qui viole les règles et qui prétend être, à lui seul, la science, la foi, la Bible, la tradition et l'Eglise, répugne aussi à la raison et doit être répudié.

Certes, nous sommes les premiers à admirer les belles spéculations théologiques, savantes, érudites, bien conduites, équilibrées, scrupuleuses; mais, de grâce, qu'on les maintienne à leur place, qu'on les renferme dans leur rôle explicatif, qu'on ne s'en serve pas pour écarter et nier les vrais dogmes. Ceux-ci, dans leur simplicité et leur modestie, peuvent être moins attrayants; mais un jour viendra où les belles spéculations en question ne provoqueront plus d'engouement, et seront même délaissées et remplacées par d'autres, tandis que les vrais dogmes resteront. Il importe donc souverainement de ne point confondre celles-là et ceux-ci. Cette confusion, les protestants n'ont pas toujours su l'éviter, il faut le reconnaître. Aussi les anciens-catholiques veulent-ils profiter de cette fâcheuse expérience de leurs frères; et c'est dans ce but qu'ils s'efforcent de distinguer les questions et la nature des questions, de traiter chacune d'après sa méthode propre, de n'admettre que les solutions méthodiques et justifiées, enfin, de ne laisser prendre l'essor à la liberté que lorsque tous les droits de la vérité sont saufs.

Espérons que ces explications loyales aideront à dissiper les malentendus et à faciliter un rapprochement, qui serait plus qu'un événement, je veux dire un acte de sagesse, de foi et de sainteté.

E. Michaud.